

Le Théâtre SARAH-BERNHARDT

Nous lisons dans une feuille parisienne, sous la signature de Jules Huret:

Je crois qu'il n'y a rien de comparable, dans l'histoire des arts, à ce que fut, jusqu'à présent, la vie de Mme Sarah Bernhardt. Il serait curieux d'en revoir, au moment où se produit un nouvel et capital événement de cette vie, le panorama détaillé. Ses amis y trouveraient un nouveau motif d'admiration, ses détracteurs, puis-quin'il en reste encore, s'inclineraient devant l'incalculable dépense d'énergie vitale prodiguée sans compter pendant trente ans d'activité intense et multiforme.

Le théâtre de la Renaissance prospère depuis cinq ans. Mme Sarah Bernhardt y avait joué successivement les Rois, la Dame aux Camélias, Phédre, Iézy, Fedora, la Femme de Claude, Gismonda, Miranda, Amphitryon, l'Infidèle, la Princesse Lothario, Lorenzaccio, la Tosca, la Samaritaine, les Merveilles de la Ville morte, Lysiane et Médée. On y avait joué sans elle Amants, la Figurante, la Meute, Snobs et Affranchie.

Mais, malgré le succès, on sentait que quelque chose gênait l'essor de la grande réussite. Le cadre où évoluait tant de manifestations d'art était trop étroit. Malgré de véritables prodiges d'ingéniosité, malgré la bonne volonté dévouée de tous les collaborateurs de Mme Sarah Bernhardt, les grands spectacles, les immenses déploiements de mise en scène étaient impossibles. Et combien de pièces que la grande artiste eût voulu jouer, qui passèrent ainsi à des théâtres rivaux!

L'entrée de Mme Sarah Bernhardt au théâtre des Nations va donc inaugurer pour elle et pour les auteurs une nouvelle ère artistique.

J'ai visité l'autre jour avec elle et quelques amis, parmi lesquels Edmond Rostand, le théâtre des Nations, qui désormais s'appellera le Théâtre Sarah Bernhardt. En attendant la restauration complète de la salle, elle donnait des ordres à l'équipe d'entrepreneurs, d'architectes, d'électriciens, de régisseurs et de machinistes qui étaient là. Et c'était merveille de voir la parfaite compétence de la directrice devant les problèmes qui se posaient, et la liberté qui inspirait les ordres qu'elle donnait.

— Beaucoup de lampes, beaucoup de lampes, il ne fera jamais trop clair!

L'éclairage sera, en effet, magnifique. Mme Sarah Bernhardt ne tarissait pas d'éloges envers le Conseil municipal qui s'est montré pour elle « adorable ». A sa prière instante, les Commissions techniques s'étaient réunies plusieurs fois dans un délai rapproché pour lui permettre de faire très vite les premiers travaux d'aménagement. Et aujourd'hui, la voix ravie, enthousiasmée de sa nouvelle maison.

— C'est vraiment, s'écriait-elle, l'une des plus jolies salles de Paris. Comme elle est bâtie en largeur au lieu de l'être en profondeur, on y voit admirablement de toutes les places. Et malgré les dimensions de la scène, les artistes y sont parfaitement en communication avec le public. Nous pourrions donc y jouer des pièces d'intimité comme Marthe, aussi bien que des pièces à grand spectacle comme Théodora.

La loge de Mme Sarah Bernhardt sera installée dans l'ancien foyer des artistes de l'Opéra Comique. Elle sera divisée en deux parties: un salon d'attente pour les amis, et la loge proprement dite qui sera très spacieuse.

Le foyer des artistes est reporté à droite de la scène, du côté de la régie. Il sera décoré par les peintres ordinaires de Sarah Bernhardt, Clarin et Louise Abama, et aussi par le jeune fils d'Albert Benard, qui ferait des merveilles.

impose à son budget quotidien. Le théâtre Sarah Bernhardt ne gagnera rien sur les ouvreeses. On sait que dans les théâtres de Paris les ouvreeses payent un droit journalier à l'administration.

— Je n'ai jamais pu me décider, me confiait-elle, à s'offrir à ces pauvres femmes une partie des "générosités" du public. Je trouve cela affreux, et je ne le comprends pas. J'ai mieux perdu 20 ou 25,000 francs. Si ce n'est pas pratique, c'est au moins plus propre.

A présent, quel sera le programme de Mme Sarah Bernhardt pour la première année de sa gestion? Le voici. Comme nous l'avons déjà dit, c'est par la Tosca que se fera l'ouverture, la Tosca complètement remise à neuf, décors et costumes, avec une distribution nouvelle et très intéressante, puisque M. André Calmettes, reprenant le cours de sa destinée qui l'a dévoué aux rôles sombres, jouera le rôle du baron Scarpia, M. Magnier celui de Mario Cavaradosi et M. Laroche celui de Ceeare Angelotti.

Après la Tosca, viendra Marthe de M. Henry Kistemaekers, œuvre très dramatique et très touchante, dit-on, où Mme Sarah Bernhardt trouvera l'emploi total et successif de ses dons si complexes.

Si Marthe ne va pas jusqu'au bout de la saison, Mme Sarah Bernhardt montera l'Hamlet de MM. Morand et Schwob, un Hamlet traduit de très près et se rapprochant, autant qu'il est possible, de l'œuvre originale de Shakespeare. Mme Sarah Bernhardt jouera le rôle d'Hamlet.

Entre temps, durant le carême, elle donnera une série de représentations de la Samaritaine, le drame sacré d'Edmond Rostand, dont le succès fut si grand à la création et lors des courtes reprises qu'elle en fit depuis.

De plus, tous les jeudis, Mme Sarah Bernhardt donnera une matinée classique, avec conférence préalable. Elle jouera elle-même ces grands rôles tragiques où elle ne fut jamais égale: Phédre, Andromaque, Athalie, etc. Voilà une idée pratique et qui donnera des résultats.

Enfin, tous les samedis, à cinq heures, on donnera une heure de lectures poétiques par les artistes de la troupe, où défilons les œuvres des jeunes poètes en même temps que celles des anciens. Des conférences accompagneront également ces auditions.

Voilà pour la saison parisienne. En juin, le théâtre sera livré aux ouvriers pour la restauration générale de l'immeuble. On y dépensera beaucoup, beaucoup d'argent que Mme Sarah Bernhardt ira gagner en Angleterre et en Amérique. En effet, comme chaque année, la célèbre tragédienne est attendue à Londres pour la fin juin et le mois de juillet. Après un repos d'un mois ou deux à Belle-Ile qu'elle n'a pu se décider à quitter (les habitants lui ayant promis qu'on y ferait pas de tramways!), elle partira avec M. Graun pour une tournée de trois mois dans l'Amérique du Nord, New-York, Chicago, Boston, Philadelphie, etc.

Et au commencement du mois de décembre elle sera de retour à Paris, pour recommencer aussitôt! — Et voilà! me dit mon interlocuteur, en finissant ses confidences. Je dis adieu, non sans un peu de regret et de mélancolie, à ma chère petite Renaissance, où j'ai tant travaillé depuis 5 ans! Mes camarades le savent bien. Et pour le jour de l'an, étant en tournée à Nice, il m'ont offert un souvenir qui m'a beaucoup touchée: un très joli tableau de Luigi Loir, Un soir de première à la Renaissance; c'est le soir de Lorenzaccio, qu'ils avaient commandé exprès pour moi à l'artiste.

J'ai donné sèchement, à dessein, ce fantastique tableau de travail d'une femme, persuadée que le public en tirerait lui-même l'éloquente conclusion morale qu'il lui convient: Si tant de talent inspire l'admiration, tant d'énergie et de courage ne commande-t-il pas le respect?

Quatre Lettres Inédites — DU — Duc de Reichstadt

A l'Impératrice Marie-Louise.

La personnalité du duc de Reichstadt vient d'être évoquée à la scène, de la façon la plus attrayante, par le beau drame de MM. Emile Pouillon et Armand d'Artois, le « Roi de Rome », où nous voyons le fils de Napoléon sous ses deux aspects de prince impérial français et d'archiduc autrichien. Les quatre lettres inédites, que nous reproduisons, viennent d'un document autographe, extrêmement curieux, qu'a bien voulu nous communiquer l'un des auteurs de la pièce nouvelle du Nouveau-Théâtre, M. Armand d'Artois. C'est un brouillon de «devoirs», de lettres et de notes, écrits par le duc de Reichstadt, en 1820, sous l'inspiration évidente d'un précepteur. L'appareil symbolique que le fils de Napoléon témoigne dans ces lettres, au général de Neipperg, le second mari de sa mère, le démontre assez. Elles sont douloureuses, ces lettres, parce qu'elles laissent entrevoir, et s'éloquent comme le commentaire éloquent du drame si émouvant de MM. Emile Pouillon et Armand d'Artois.

Ma chère maman! La nouvelle de la convalescence du général, et de son arrivée à Parme, m'a enchanté. J'espère que le repos terminera sous peu sa guérison. Il est aimé et estimé généralement. Sa noblesse, ses talents et son amabilité lui concilient tous les cœurs, lui assurent l'estime de tous ceux qui le connaissent. La part générale qu'a prise toute la Cour en est le meilleur gage, et l'Empereur et les Archiducs se sont vivement intéressés à l'état de sa santé.

Le Prince héritaire va mieux, et il espère bientôt pouvoir se lever. Ses souffrances n'ont pas été si accablantes que l'ennui d'être couché pendant quinze jours, et cependant les médecins assèrent qu'il a encore la fièvre. Cette circonstance l'a empêché de présenter lui-même à l'Impératrice, le jour de sa fête, le beau tableau qu'il lui a remis. C'est le jeune Otocare implorant de la générosité de Rodolphe de Habourg les dépouilles de son père, atteint dans la mémorable journée de «Marchegg», d'un coup mortel, sur la place jonchée d'ennemis qu'il avait terrassés. Les connaissances en tableaux le tiennent pour le chef-d'œuvre de Monsieur Peter. La touchante image du petit Otocare dans ses pleurs, le morne désespoir des Bohèmes qui entourent le cercueil de leur Roi, la dignité de Rodolphe, la mâle fierté qui étincelle de la physionomie marquée du Roi de Hongrie, la joie des hommes qui s'applaudissent de la victoire et la compassion des femmes qui contemplant le petit Roi de Bohême, forment un tableau ensemble animé par le vif coloris, les traits réguliers et l'élegance des moindres détails.

Domage que les chevaux n'atteignent pas la perfection des figures. La fête de l'Impératrice a été célébrée comme à l'ordinaire par un grand dîner de famille auquel tous les enfants ont assisté. La joyeuse compagnie a fait une acquisition qui compense le départ des enfants de Modène, dans le petit Prince de Lucques, charmant garçon, vrai diable à quatre, mais très tranquille, toujours en mouvement, plein de talent, obéissant, et ce qu'on assure, en miniature la fidèle copie de son père. La Duchesse, sans contredit une charmante dame, attend de jour en jour l'arrivée de son époux, avec autant plus d'impatience qu'il s'est réservé de l'introduire dans le monde et que retenue par ses ordres elle a refusé, quoique aimant passionnément la dame, une soirée à la Cour que l'Impératrice lui avait envoyée.

L'Empereur se porte bien; il a été extrêmement affecté d'un malheur, qui a lieu jeudi passé. Trois officiers du génie très distingués, ont été étouffés par la mine en entrant dans un souterrain quelques moments après l'explosion d'une mine, trois soldats ont péri de même en voulant les en retirer, et ce n'a été qu'après deux heures de vaines tentatives qu'on est parvenu à en sortir les cadavres.

Le Prince héritaire est rétabli. Le Duc de Luques est arrivé. Toute la famille vous partage ses amitiés. Soyez persuadée, ma chère maman, de mon amour, de mon respect et de ma reconnaissance. Votre très-obéissant fils.

Ma chère Maman! Les nouvelles que vous me donnez de l'état de santé de notre malade, sont très consolantes. Je crois que la marche lente de la maladie est fondée, selon les jugements des médecins, dans son caractère, et que le pauvre général a beaucoup gagné par la diminution des souffrances. Basse les reproches qui lui est si nécessaire! Plus que jamais j'ai senti à la lecture de votre lettre comme cela me serait doux de pouvoir être à cette heure à Parme, pour vous voir, vous consoler, et être témoin de l'amélioration de la santé de notre général, qui, à ce que j'espère, ne tardera pas à se rétablir.

lecture de votre lettre du «2 de Novembre», combien cela coûte à mon cœur d'être éloigné de vous. Combien me désiré-je d'être à Parme, pour vous voir, vous consoler, et être témoin de l'amélioration de la santé de notre brave général. Je partage toutes vos inquiétudes et j'attends avec impatience chaque poste qui nous apporte de ses nouvelles.

Je souhaite que les dernières soient consolantes, et que le bon général ait beaucoup gagné par la diminution des souffrances. Basse le ciel que les oppressions cessent et qu'il puisse goûter du repos qui lui est si nécessaire!

L'Empereur et l'Impératrice, qui ont pris tant de part à tout ce qui le concerne, souhaitent aussi vivement que nous deux son rétablissement, et vous font dire mille choses tendres. Le Prince héritaire lui-même malade, est retenu dans son lit par des ordres précis et stricts, vous embrasse. Il va mieux et les souffrances, occasionnées par un abcès qui s'était formé au-dessous du bras blessé, ont cessé depuis l'incision que le chirurgien Waastman lui a faite avant-hier. La pleurésie a coulé assez longtemps, la fièvre a cessé hier, et il se flatte de le mettre sur pied sous peu. Les compresses, les oignons qu'on lui applique et qu'on change chaque quart d'heure, n'ont pu soustraire les dragées, qui à toute apparence resteront dans le bras; l'insomnie a fui depuis hier, et les somnifères qu'on lui a fait prendre l'ont mis à la nuit et plusieurs de l'après-dîner.

Ce contre-temps l'a empêché de présenter à l'Impératrice lui-même le tableau qu'il a mis à ses pieds à l'occasion de sa fête; le jeune Otocare implorant de la générosité du vainqueur «Rodolphe» les dépouilles de son père, ce même tableau qui par son parfait ensemble attire, à ce que je me rappelle, votre attention dans la dernière exposition. L'Impératrice a été extrêmement flattée de cette gracieuse attention. La fête de l'Impératrice a été célébrée par un grand dîner de famille. Vous y avez manqué, ma chère Maman, j'y ai pensé à vous, et je pense continuellement au plaisir que j'aurais eu de vous voir.

Dans tout cela, le rôle de l'instituteur ou de l'institutrice se borne à accueillir la bonne volonté privée; n'est-ce pas plus pratique que de lui imposer toute la tâche aussi, que l'«Agriculture nouvelle», et même la «Société nationale d'horticulture» nous permettent un conseil; elles ont des lecteurs, des adhérents, ces lecteurs et ces adhérents ont des femmes, des filles, des sœurs; que ces dames entreprennent elles-mêmes cette œuvre gracieuse, «l'œuvre de la fleur»; ce sera une application des bons principes de répartition des tâches entre l'homme et la femme. Les hommes obtiennent des plantes; que les femmes les vulgarisent, en faisant pénétrer chez tous le goût et la jouissance.

La fleur dans l'école, comme en Angleterre, la fleur dans les maisons des pauvres comme à Chicago, voilà de quoi les occuper et les tenter, peut-être. Les femmes américaines, si «utiles», dit-on, trouvent bien le temps d'assurer ce gracieux service, la mission de la fleur. La «Flower Mission» de Chicago se réunit deux fois par semaine à l'Athenaeum; elle y reçoit des paniers envoyés par ses adhérents de la ville et de la banlieue; elle répartit cette moisson charmante en autant de parts qu'il y a de maisons de pauvres dans la ville: orphelinats, asiles temporaires d'enfants ou d'infirmes, asiles de vieillards, etc.; et chacun sait que le nombre en est grand. Les dames préparent séance tenante des bouquets pour les réfectoires, pour les parloirs, et même de minuscules petits bouquets, à mettre dans un verre, pour les chambres des vieillards hospitalisés. Et la moisson fleurie s'en va vivifier les pauvres âmes isolées; si un vieillard s'enquiert du petit bouquet placé bien en évidence sur la commode, le pauvre vieux répond, avec un ton d'indélicible reconnaissance: «Ce sont les fleurs de ces dames».

Des fleurs dans les mansardes, des fleurs dans les écoles, des fleurs dans les asiles, dites, messieurs de la Société nationale, n'est-ce pas une œuvre à tenter? Des individualités en ont, chez nous, commencé la pratique, mais isolément; il faudrait la généraliser. Et d'abord, pour la mise en pratique, les personnes résolues à s'occuper de cette jolie campagne n'ont qu'à frapper un jeudi, de cinq à sept heures, au siège du Groupe d'initiative pour l'éducation sociale, 29, rue Richelieu; ils y trouveront l'aide pratique dont ils ou elles auront besoin.

Maintenant, car il faut être juste envers tout le monde, nous devons dire que nous avons trouvé cette citation de l'«Agriculture nouvelle» dans une revue dont on nous a trop, dans le public, l'utilité existentielle; la «Revue pédagogique». Nul ne peut imaginer ce qu'il passe dans ce recueil d'idées pratiques, généreuses, intelligentes. Malheureusement, elle a été fondée spécialement pour le personnel enseignant, sans qu'on ait l'idée de faire servir cette excellente moisson aussi bien aux pères et aux mères—éducateurs de l'enfance et quelques-uns de l'enseignement professionnel—qu'aux éducateurs de profession. C'est ainsi qu'on lui a donné ce titre terrible, rébarbatif, qui empêche toujours, chez nous, un jeune mari de l'offrir à sa jeune femme, une femme, même plus jeune, de l'admettre sur la table. Ce n'a-t-on trouvé un plus aimable vocable pour désigner une chose si utile! Il serait pourtant bien efficace, pour la poursuite du progrès, de fournir aux parents et à l'éducateur un même

petits travaux horticoles dans leur jardin, ils stimuleraient leur curiosité et favoriseraient un penchant qui ne peut avoir qu'une heureuse influence sur l'avenir.

En Angleterre, il en va bien autrement; aussi on y fait des choses charmantes qu'on en est encore à épuiser chez nous. Et n'en déplaise à l'«Agriculture nouvelle», l'idée qu'elle suggère est pratiquée de l'autre côté de la Manche avec beaucoup de succès. Ce sont des dames qui s'y sont attachées.

Chaque année, au printemps, chacun des élèves d'une école reçoit, dans un pot de terre une bouture en bonne santé; il l'emporte chez lui, il la soigne pendant tout l'été. Avant les gelées, chacun doit rapporter à l'école, en un jour fixé, sa bouture, devenue plante, ou le pot de terre veuf de ses espérances. Ce jour-là est un jour de fête; la classe est toute fleurie, car les échecs sont rares; les dames ont corsé d'un peu de sirop, de quelques gâteaux, le léger lunch de l'après-midi; des prix sont attribués aux plantes les mieux venues, et les lauréats sont fierement entourés par les plus glorieux propriétaires de chrysanthèmes montés au Crystal Palace. On chante, on se réjouit, puis on se sépare, chaque enfant remportant son élève, et on se promet de recommencer après les mauvais jours.

Certains arrivent à conserver la plante soignée avec sollicitude, et se composent ainsi un petit jardin pour la traditionnelle fenêtre haut perchée, dont l'œil du passant se réjouit.

Aussi, que l'«Agriculture nouvelle», et même la «Société nationale d'horticulture» nous permettent un conseil; elles ont des lecteurs, des adhérents, ces lecteurs et ces adhérents ont des femmes, des filles, des sœurs; que ces dames entreprennent elles-mêmes cette œuvre gracieuse, «l'œuvre de la fleur»; ce sera une application des bons principes de répartition des tâches entre l'homme et la femme.

Les hommes obtiennent des plantes; que les femmes les vulgarisent, en faisant pénétrer chez tous le goût et la jouissance. La fleur dans l'école, comme en Angleterre, la fleur dans les maisons des pauvres comme à Chicago, voilà de quoi les occuper et les tenter, peut-être. Les femmes américaines, si «utiles», dit-on, trouvent bien le temps d'assurer ce gracieux service, la mission de la fleur. La «Flower Mission» de Chicago se réunit deux fois par semaine à l'Athenaeum; elle y reçoit des paniers envoyés par ses adhérents de la ville et de la banlieue; elle répartit cette moisson charmante en autant de parts qu'il y a de maisons de pauvres dans la ville: orphelinats, asiles temporaires d'enfants ou d'infirmes, asiles de vieillards, etc.; et chacun sait que le nombre en est grand.

Les dames préparent séance tenante des bouquets pour les réfectoires, pour les parloirs, et même de minuscules petits bouquets, à mettre dans un verre, pour les chambres des vieillards hospitalisés. Et la moisson fleurie s'en va vivifier les pauvres âmes isolées; si un vieillard s'enquiert du petit bouquet placé bien en évidence sur la commode, le pauvre vieux répond, avec un ton d'indélicible reconnaissance: «Ce sont les fleurs de ces dames».

Des fleurs dans les mansardes, des fleurs dans les écoles, des fleurs dans les asiles, dites, messieurs de la Société nationale, n'est-ce pas une œuvre à tenter? Des individualités en ont, chez nous, commencé la pratique, mais isolément; il faudrait la généraliser. Et d'abord, pour la mise en pratique, les personnes résolues à s'occuper de cette jolie campagne n'ont qu'à frapper un jeudi, de cinq à sept heures, au siège du Groupe d'initiative pour l'éducation sociale, 29, rue Richelieu; ils y trouveront l'aide pratique dont ils ou elles auront besoin.

Maintenant, car il faut être juste envers tout le monde, nous devons dire que nous avons trouvé cette citation de l'«Agriculture nouvelle» dans une revue dont on nous a trop, dans le public, l'utilité existentielle; la «Revue pédagogique». Nul ne peut imaginer ce qu'il passe dans ce recueil d'idées pratiques, généreuses, intelligentes. Malheureusement, elle a été fondée spécialement pour le personnel enseignant, sans qu'on ait l'idée de faire servir cette excellente moisson aussi bien aux pères et aux mères—éducateurs de l'enfance et quelques-uns de l'enseignement professionnel—qu'aux éducateurs de profession. C'est ainsi qu'on lui a donné ce titre terrible, rébarbatif, qui empêche toujours, chez nous, un jeune mari de l'offrir à sa jeune femme, une femme, même plus jeune, de l'admettre sur la table. Ce n'a-t-on trouvé un plus aimable vocable pour désigner une chose si utile! Il serait pourtant bien efficace, pour la poursuite du progrès, de fournir aux parents et à l'éducateur un même

recueil dans lequel tous deux puiseraient des idées communes; et le sacrifice annuel que le ministère de l'instruction publique fait pour cette revue profiterait non plus seulement indirectement à la nation par l'instituteur, mais directement par les citoyens eux-mêmes. Ce vous est-il irréalisable? Pour aujourd'hui, l'idée de «la fleur à l'école» est à retenir et, en la signalant aux lecteurs de l'«Abelle», nous espérons bien qu'elle ne sera pas perdue.

Menaces de guerre

La France et l'Angleterre.

Londres 4 février.—Il a été publié, dans un journal de Rome, un interview avec M. Lockroy, ministre de la marine de France, qui a mis en émoi une partie de la population de Londres. Le langage tenu par M. Lockroy tend à prouver que les Français n'ont pas déposé les armes et qu'ils s'apprêtent à attaquer la Grande-Bretagne à la première occasion qui se présentera.

On a de la peine pourtant à croire que M. Lockroy ait dit que la marine anglaise n'était qu'un colossal «humbug» et que les Anglais n'avaient pour eux que la force brutale du nombre. On fait dire aussi au ministre de la marine que la guerre avec la Grande-Bretagne est inévitable. Laissons, aurait-il ajouté, les Anglais construire autant de gros navires qu'ils en voudront, cela ne changera pas notre programme. Notre marine est toute couverte d'une armure d'acier; elle est puissante, nos croiseurs sont rapides, et nous avons d'excellents torpilleurs, des bateaux sous-marins redoutables.

La presse anglaise a pris cette conversation, vraie ou prétendue, au sérieux et déclare qu'il faut répondre à ces paroles par des actes. Ces menaces de la France semblent s'accorder avec certains renseignements confidentiels qui prouvent que la France veut la guerre et qu'elle se prépare à la lutte. En fait, il serait question de mettre à exécution le fameux projet de Napoléon, de faire une descente en Angleterre. On ne parle pas beaucoup, mais on agit. Les troupes sont en mouvement et marchent silencieusement vers les côtes du nord de la France. Avant deux mois, plus de 150,000 hommes y seront concentrés.

Le Congrès des Mères.

Washington, 4 février.—La 3e session annuelle du Congrès national des Mères s'ouvrira à Washington, le 24 février. Il sera déposé moins de temps à la lecture de travaux écrits, mais plus de temps à la discussion et aux conférences.

Les débats seront conduits par des hommes experts en pédagogie, tels que W. L. Powell, surintendant des Ecoles de la ville de Washington; le Dr Samuel S. Adams, Mme Joseph P. Lerdy, de Philadelphie; Mme Roger McMullen, d'Evansville; Miss O'Grady, de Philadelphie; le Rév. W. I. Worcester, de Philadelphie; D. O. Mears, d'Albany; et Miss Garnet Richards, de Washington.

Toute personne devient membre du Congrès, en versant, chaque année, \$2. Entre les séances du Congrès, il y aura deux fêtes qui seront données en son honneur, et un thé qui sera offert par Mme A. L. Barber dans la résidence Belmont. On croit aussi que Mme McKinley recevra les déléguées à la Maison Blanche.

La Résolution du sénateur Bacon.

Washington, 4 février.—A propos de son intention de mettre en discussion à la première occasion sa résolution relative au traité de paix, le sénateur Bacon déclare qu'il demandera non seulement la discussion des résolutions, mais qu'il fera les plus grands efforts pour obtenir un vote. M. Bacon refuse de discuter les raisons de son objection, hier en séance secrète, à la fixation de la date du vote, mais on croit qu'il ne visait que la proposition tendant à prolonger la durée des débats jusqu'à lundi prochain à une heure. M. Bacon a prétendu que le renvoi du scrutin sur les résolutions jusqu'à ce moment, deux heures seulement avant le scrutin sur le traité, serait injuste. C'est pour quoi il s'est fortement opposé à la proposition. M. Bacon exprime aujourd'hui l'opinion que les membres de l'opposition ne feront aucune objection à la fixation d'une heure pour le scrutin sur les résolutions, et qu'il n'a protesté hier que contre une heure si proche du scrutin sur le traité. Les partisans du traité savent qu'il leur manque encore quelques voix pour en obtenir la ratification et quelques-uns le confessent candidement. Toutefois, ils espèrent gagner les voix nécessaires d'ici lundi prochain.

Mort d'Allice Atherton.

New York, 4 février.—Allice Atherton, l'actrice burlesque, est morte aujourd'hui à New York d'une pneumonie. Elle n'a été malade qu'une semaine.

Retour de la confiance à la Havane.

La Havane, Cuba, 4 février.—Les nouvelles de Remedios, exclusivement publiées par la Presse Associée, annonçant l'acceptation de l'offre de M. Robert F. Porter, commissaire spécial du président McKinley, pour le paiement de l'armée cubaine, ont fait hausser les valeurs à la bourse de la Havane et remettre la confiance dans les cercles commerciaux.

SUICIDE.

Atlanta, Géorgie, 4 février.—A. Myer, de Cleveland, Ohio, a sauté, aujourd'hui à Cleveland, d'une fenêtre du troisième étage de l'Hotel Cannon. Presque tous les os de son corps se sont cassés. Il est mort à une heure de l'après-midi. Myer était un négociant de Cleveland dont les affaires avaient récemment été mises entre les mains d'un syndic.

Bureau de poste dévalisé.

Leipsic, Ohio, 4 février.—Ce matin, trois voleurs ont pénétré dans le bureau de poste de Leipsic et ont fait sauter le coffre-fort avec de la dynamite. Peter Bowman, le gardien de nuit, a découvert les voleurs et a tiré sur eux. Ceux-ci ont répondu et ont réussi à s'échapper. Bowman a reçu deux balles dans la jambe.

Les voleurs ont emporté environ \$200 en numéraire et des timbres d'une valeur de \$600. La police est sur leurs traces. Au jour on a retrouvé la trace des voleurs par des timbres-postes qu'ils avaient perdus. Ils avaient pris le train de l'après-midi. Quelques heures après ils étaient appréhendés à Bellairs.

Tragédie dans l'Ohio.

Lima, Ohio, 4 février.—Au moment où Miss Mary Anderson et Edward Brovader se trouvaient sur le porche de l'Hotel Anderson, à Westminster, Frank Blair, qui avait fait la cour à la jeune fille, s'est glissé derrière eux et les a tués. Il s'est tué ensuite. On attribue ce drame à la jalousie.

Une condamnée à mort.

Sing Sing, N. Y., 4 février.—M. Sage, directeur de la prison de Sing Sing, a notifié aujourd'hui Mme Marti à Place, la femme condamnée à mort pour assassinat à Brooklyn, que la cour d'appel a refusé de lui accorder une nouvelle audition de cause, et qu'elle doit se préparer à mourir sur la chaise électrique la semaine commencent le 20 mars prochain.

En apprenant cette nouvelle Mme Place a pleuré amèrement. Elle pria ses avocats d'intervenir auprès du gouverneur pour le presser d'exercer sa clémence. Si la peine n'est pas commuée Mme Place sera la première femme de l'état de New York exécutée sur la chaise électrique, et la première femme subissant la peine de mort depuis 1857.

Le nouveau commandant du département militaire du Dakota.

Washington, 4 février.—Le général-major James F. Wade, des volontaires des Etats-Unis, a reçu l'ordre de se rendre à St-Paul, Minnesota, où il prendra le commandement du département militaire du Dakota. Le général de brigade John M. Bacon, qui commande actuellement ce département, a reçu l'ordre de rejoindre sa brigade dans l'île de Cuba.

Réunion des commissaires américains.

Washington, 4 février.—Tous les membres américains de la haute commission conjointe, à l'exception de M. Payne, se sont réunis aujourd'hui. Ils ont longuement discuté l'aspect général des travaux de la commission. Des représentants des diverses sous-commissions ont présenté des rapports, dans le but de réunir les diverses sections des travaux.

Les membres canadiens ne se sont pas assemblés. Ils sont partis pour New York, d'où ils ne reviendront que lundi.

Le Dr. Mitchell dit que dans les cas difficiles d'anémie, il prescrit l'huile de foie de Morue une demi heure après chaque repas; et il aime à l'employer, sous forme d'émulsion; il a de ce fait observé avec beaucoup de surprise que des personnes insouciantes, faibles, gagnent par ce traitement de la chair, des couleurs et une santé parfaite du corps et de l'esprit. «L'Emulsion de Scott» est l'huile de Foie de Morue combinée avec des hypophosphites. Elle refait les tissus, tonifie les nerfs et le cerveau, enrichit le sang, fait de la graisse et donne des forces.

Dr. et M. H. Scott, Chalmers, New-York.